LA VIE APRÈS

Extrait de la publication

Du même auteur

Volontaires pour l'usine
Vies d'établis 1967-1977
Seuil, 1994, rééd. 2010

Enquête aux prud'hommes
Stock, 2000

Le jour où mon père s'est tu
Seuil, 2008
et « Points », n° P2414

Extrait de la publication

VIRGINIE LINHART

LA VIE APRÈS

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

Extrait de la publication

Ce livre est édité par Patrick Rotman.
Primo Levi, *Si c'est un homme*, trad. Martine Schruoffeneger, Paris, Julliard, 1987, rééd. 2002 et Pocket, pour la citation en exergue.

Crédits photographiques : DR.
De gauche à droite, 1re colonne : Maryse et Robert Linhart ; 2e colonne : Jacques et Maryse, Robert, Danièle Linhart ; 3e colonne : Robert, Joseph, Jane, Georgina, Maryse, Danièle Linhart et Jacques, Maryse, Robert Linhart ; 4e colonne : Jacques, Maryse, Danièle, Robert Linhart et Maryse Linhart.

ISBN 978-2-02-107426-0

© Éditions du Seuil, janvier 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À Fabienne

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Là aussi, comme à chaque étape de notre interminable voyage, nous eûmes la surprise d'être accueillis par un bain, alors que tant d'autres choses nous faisaient défaut… Je ne veux certes pas mettre en doute l'opportunité d'un bain dans les conditions où nous nous trouvions : il était même nécessaire et pas désagréable. Mais en lui, […] il était aisé de découvrir sous l'aspect concret et littéral de l'opération, une grande ombre symbolique, le désir inconscient, de la part de la nouvelle autorité qui nous absorbait dans sa sphère, de nous laver des restes de notre vie antérieure, de faire de nous des hommes nouveaux, conformes à ses normes, de nous imposer sa marque.

Primo Levi, *Si c'est un homme*

Extrait de la publication

1

La Suisse

Je suis une très bonne skieuse. Tout le monde s'étonne quand je l'affirme. C'est vrai qu'en principe les bons skieurs appartiennent à l'une des catégories suivantes : soit ils ont été élevés à la montagne, soit ils sont issus de milieux privilégiés dont les mœurs sociales passent par les vacances aux sports d'hiver, soit ils viennent de familles au sein desquelles l'activité sportive est valorisée. Ce n'est pas mon cas. Je suis née à Paris, je ne viens pas de la grande bourgeoisie, personne dans ma famille n'est très sportif. Il n'empêche que tous les hivers de notre enfance, mon frère et moi avons dévalé les pistes enneigées de Verbier, une station suisse du Valais français qui connaît aujourd'hui une renommée internationale grâce à son domaine skiable. L'un des plus beaux d'Europe, paraît-il. Je n'en sais rien : je n'ai jamais skié ailleurs qu'à Verbier.

C'est à mon grand-père Jacob que je dois d'être devenue une si bonne skieuse. Mon grand-père n'était pas suisse mais juif polonais. Après avoir fui l'antisémitisme en Pologne, avoir rejoint son frère aîné Joseph en Italie, puis s'être séparé de Joseph qui avait décidé d'aller à Londres – ce qui était vraiment une bonne idée

Extrait de la publication

pour un juif[1] polonais voulant sauver sa peau –, il est arrivé à Paris juste avant la guerre. Dans un hôtel où logeaient des réfugiés d'Europe de l'Est, il a rencontré Masza Finkielsztein, juive polonaise originaire de Varsovie, qui vivait la plupart du temps dans la capitale depuis quelques années déjà. Ensemble, ceux qui allaient devenir mon grand-père et ma grand-mère sont parvenus à passer la ligne de démarcation et à se cacher en zone sud, à Nice, puis dans l'arrière-pays lorsque toute la France a été occupée par les Allemands. C'est dans cette région que mon père Robert est né en avril 1944, à quelques mois de la libération de Paris, alors que le gouvernement de Vichy allié aux forces d'occupation nazies continuait de rafler des familles entières de juifs aussitôt déportées vers les camps de la mort.

Après la guerre, mon grand-père se lança dans le commerce, avec ce qui me semble être aujourd'hui l'énergie du désespoir. L'étudiant en droit brillant, qui avait passé tout son cursus universitaire debout au fond de la salle parce que dans son pays natal les juifs n'avaient pas le droit de s'asseoir sur les bancs de l'université, renonça à la carrière dans la magistrature dont il rêvait, pour faire vivre sa femme et son fils.

Lorsque je viens au monde un peu plus de vingt ans après la guerre, il n'y a plus chez eux, en apparence, la moindre trace du désastre enduré. Mes grands-parents s'appellent désormais Jacques et Maryse – je ne connaîtrai leurs vrais prénoms que bien des années plus tard –, ils sont installés dans un quartier calme et prospère du XVIe arrondissement

1. Le mot « juif » n'étant ni le nom d'une nationalité ni la marque exclusive d'une appartenance religieuse, j'ai choisi de l'employer sans majuscule.

Extrait de la publication

parisien, et ils louent à l'année une résidence secondaire à Verbier, en Suisse, où nous passons nos vacances.

La légende familiale veut que mon grand-père ait choisi Verbier, station en altitude, parce qu'il avait des difficultés respiratoires et que l'air y était sain. J'ai très vite été convaincue que mon grand-père avait choisi Verbier tout simplement parce que c'était la Suisse et que nous y serions en sécurité au cas où… Jacob adorait la Suisse. Il disait toujours que c'était le pays le plus formidable au monde. Il était fasciné par la neutralité suisse. Comme si le fait que la Suisse se soit tenue à l'écart de la Seconde Guerre mondiale lui permettait d'échapper à son passé tragique, lui qui était né en Pologne, dans une région que s'étaient disputée toutes les puissances environnantes pendant presque un siècle. À ses yeux, les Suisses étaient parés de toutes les vertus. Ce qui révèle une singulière méconnaissance de l'Histoire, de sa propre histoire, parce qu'enfin les Suisses n'avaient pas été particulièrement accueillants envers les juifs qui tentèrent de se réfugier dans le pays de la soi-disant neutralité. Et que penser de la Croix-Rouge, cette puissante organisation humanitaire internationale, dont les dirigeants installés à Genève avaient montré pendant des années une cécité hors du commun quant au sort des juifs d'Europe de l'Est assassinés dans les camps de concentration allemands ?

Bien plus tard, rencontrant Simone Veil pour m'entretenir avec elle de ce projet sur la vie *après* des juifs ayant survécu à la déportation, raison de ce nouveau récit, je tressaillirai en l'entendant évoquer l'un de ses souvenirs les plus pénibles : « À mon retour des camps, j'ai passé un mois en Suisse dont je garde une impression absolument épouvantable. Nous étions dans une maison de

convalescence pour les rescapés des camps. La villa était belle et confortable, tenue par des Suissesses restées bien au chaud dans leur pays pendant toute la guerre. Ces dames nous expliquaient la vie : lorsque nous rentrions après vingt-deux heures à la pension, elles nous menaçaient d'expulsion ! Leur grand projet était de nous persuader d'apprendre à taper à la machine pour que nous trouvions du travail…

Et je revois certaines des pensionnaires, des femmes extraordinaires, de très grandes résistantes qui avaient combattu si courageusement, je les revois supportant les sermons de ces bonnes dames suisses expliquant l'intérêt de la dactylographie ! Un jour, l'une de ces dames m'a demandé sur le ton de la confidence s'il était exact que les SS faisaient mettre les femmes enceintes par des chiens ! Je crois qu'en Suisse on comprenait encore moins qu'en France ce que nous avions alors vécu dans les camps… »

Mais ce n'était pas cette Suisse-là qui intéressait mon grand-père ; d'ailleurs il aurait détesté entendre cette histoire. La Suisse de Jacob, c'était celle des chalets calmes et proprets où vivait, dans un cadre magnifique, ne manquait-il jamais de souligner, une population remarquable d'honnêteté et de politesse. Ah l'honnêteté et la politesse suisses ! Sur ce sujet, lui pourtant assez réservé par nature, était intarissable. Et cela m'agaçait. Je ne comprenais pas cette passion pour un pays qui objectivement n'avait pas bougé le petit doigt pour Jacob et les siens pendant le génocide.

Pendant longtemps je me suis interrogée sur la présence des Linhart dans un endroit comme Verbier. Il n'y avait aucune cohérence entre ce lieu et ce que nous étions du côté paternel : une famille ashkénaze intellectuelle dont le devenir social passait par les études supérieures des enfants comme des petits-enfants. J'étais encore très jeune

lorsque j'ai pris conscience du décalage qui existait entre cette station de ski, devenue au fil des années incroyablement chère et prisée, fréquentée par les skieurs bien nés du monde entier, et notre mode de vie à nous, y compris là-bas. C'est dans les bennes que me sautait aux yeux notre différence sociale : mon frère et moi allions skier habillés n'importe comment. Dix ans durant j'ai mis un fuseau noir ayant appartenu à ma grand-mère, reprisé à l'entrejambe, et un blouson aux couleurs improbables tant elles étaient passées. Cela suscitait parmi tous ces gens vêtus à la dernière mode, avec des combinaisons flambant neuves et des équipements hors de prix, de vrais regards de mépris auxquels nous répondions Pierre et moi avec la fierté et l'arrogance de ceux qui étaient arrivés ici les premiers. Puis nous chaussions nos skis et nous dévalions les pistes noires, en laissant derrière nous ces nantis grotesques qui culbutaient sur la première bosse venue.

L'évolution de la clientèle de Verbier n'a jamais remis en question la passion de mon grand-père pour les montagnes helvètes : il y était parfaitement heureux. Pas une seule fois, je ne l'ai entendu critiquer ce que, même nous ses petits-enfants, percevions en grandissant : l'incroyable arrogance de l'argent facile, l'indécence des prix, l'étalage des richesses… Au point que mon frère et moi, sans le dire à personne parce que chez nous de telles choses ne se faisaient pas, nous nous étions rebellés contre les tarifs insensés des remontées mécaniques en mettant au point un stratagème qui a fonctionné des années durant. Pierre a quatre ans de moins que moi et tant qu'il a payé demi-tarif, c'était lui qui allait à la caisse acheter deux forfaits à moitié prix. La caissière invariablement demandait pour qui était l'autre, mon frère me pointait du doigt en répondant « pour ma petite sœur » ; elle regardait par-dessus

Extrait de la publication

son épaule, j'étais prête, j'étais assise, je portais des nattes et mon bonnet de laine enfoncé jusqu'aux yeux, je faisais un petit coucou de la main. Ça a marché très longtemps, on a fait économiser plein d'argent à ma famille qui n'en a jamais rien su. Ça aurait rendu fou mon grand-père, que l'on arnaque la fameuse honnêteté suisse.

Cette passion pour la Suisse, c'était comme l'ultime manifestation de ce qui m'étouffait au sein de cette famille que j'aime tant. Nous, ce n'était pas une chape de plomb qui recouvrait notre passé mais un épais manteau blanc de neige immaculée. Jamais mon grand-père ne parlait de ce qu'il avait vécu, jamais il n'aurait toléré que ma grand-mère le fasse. J'apprendrai très tardivement, je l'ai dit, qu'ils ne s'appelaient ni Jacques ni Maryse mais Jacob et Masza. Il me faudrait de très longues années pour reconstituer les fragments des drames successifs survenus pendant la guerre : la disparition complète de la nombreuse fratrie de ma grand-mère – à l'exception d'un frère – et de ses parents, l'exécution sur le pas de leur porte des parents de mon grand-père et la déportation, dont elles ne sont jamais revenues, de sa sœur aînée et de la fille de celle-ci. Dans un précédent récit, j'ai émis l'hypothèse que mes grands-parents ne s'étaient jamais pardonné d'avoir survécu alors que tant des leurs étaient morts. Que face à cette culpabilité, aussi douloureuse qu'insurmontable, ils n'avaient su que se taire et nous avaient imposé à nous aussi, leurs descendants, le silence. Chez eux, on pouvait parler de tout *sauf* de ça.

Je crois que c'est après avoir lu ce chapitre de mon livre que j'avais intitulé « Les survivants[1] » que la pro-

1. *Le jour où mon père s'est tu*, Paris, Seuil, 2008 et « Points », P2414.

ductrice Fabienne Servan-Schreiber a eu l'idée de me confier la réalisation d'un film documentaire qu'elle avait en tête depuis longtemps : comment vivre après la Shoah quand on est l'un de ces survivants rescapés des camps de concentration ? Je me revois dans son grand bureau, l'écoutant me parler de ce projet avec la passion qui la caractérise, j'étais comme paralysée par l'émotion. J'y ai vu aussitôt la possibilité de trouver des réponses aux questions qui m'obsèdent depuis si longtemps. Comment renouer avec le fil d'une vie interrompue dans une telle violence ? Comment se reconstruire quand tant des vôtres ont été assassinés ? Comment faire pour reprendre ses études, gagner sa vie, penser son avenir dans un monde qui, quelques années auparavant, vous a banni ? Comment croire encore à l'amour, à l'amitié, à la descendance, lorsqu'on a échappé à l'enfer ? Comment vivre *après* ?

C'est en écrivant le projet pour la télévision, qui avait accepté le principe du film[1], et alors que je détaillais l'enquête que j'entendais mener auprès de tous les survivants qui accepteraient de me faire le récit de leur vie au retour des camps que, brusquement, j'ai compris ce qu'il y avait de si précieux à Verbier pour mon grand-père. C'est en m'interrogeant sur ce que je savais de la façon dont les juifs rescapés de la Shoah avaient reconstruit leur vie après la guerre, c'est en pensant à eux, mes grands-parents miraculeusement cachés qui avaient échappé à la déportation et à l'enfer des camps, ce dont ils se sentaient probablement coupables, comme d'être à peu près les seuls survivants de leurs deux familles réunies, que m'est apparue la fonction de Verbier.

1. *Après les camps, la vie…*, produit par Cinétévé, diffusé sur France 2 en avril 2010.

Extrait de la publication

C'est là-bas, en Suisse, qu'était posé le chandelier à neuf branches que je n'ai jamais vu à Paris, les tentures accrochées au mur avec les vues de Jérusalem, les nombreux tomes reliés et dorés sur tranche de l'histoire d'Israël qui côtoyait celle du peuple juif. C'est là-bas que mes grands-parents retrouvaient leurs plus proches amis, les Winter, les Klimt, les Katz, tous juifs polonais ayant survécu à la guerre et Parisiens d'adoption, que mon grand-père avait persuadés de s'installer dans le même périmètre carré et qui habitaient le même type d'appartement, décoré de façon très similaire. Ainsi avec le temps, dans le quartier de la piscine à Verbier s'est constitué ce que petite fille, rendant visite aux uns et aux autres avec mes grands-parents, il ne me serait jamais venu à l'esprit d'appeler un *shtetl*. Et pourtant…

C'est à Verbier, station qui n'était alors ni chic, ni internationalement reconnue pour ses pistes, que mes grands-parents s'autorisaient quelques semaines par an à redevenir pleinement ce qu'ils étaient : des juifs polonais rescapés de la Shoah. La vie après, c'était *ça* pour eux : un lieu, entouré de quelques très proches qui avaient connu un destin semblable, où ils pouvaient en toute quiétude vivre leur histoire. Aujourd'hui, lorsque je revois mon grand-père à Verbier, je comprends que se trouvait là tout ce qu'il ne pouvait pas nous dire. Tout ce qu'il n'avait pas su nous raconter, il nous le *montrait*.

Extrait de la publication

2

Premières conversations

Mes débuts ont été difficiles. J'ai longtemps hésité sur la démarche à suivre, même si après quelques semaines de recherches je savais que c'était cette histoire-*là* que j'avais envie de raconter. J'avais acquis la certitude que le retour sur le sol français d'un peu moins de 2 500 juifs survivants des camps de concentration – sur presque 76 000 déportés de France – n'avait jamais fait l'objet d'un travail spécifique. Pourtant, depuis une vingtaine d'années, les témoignages écrits et filmés autour de la déportation s'étaient multipliés. J'avais lu les récits effroyables écrits à la première personne par les rescapés, j'avais attentivement visionné les entretiens qu'ils accordaient. Une chose me frappait : la question du retour à la vie « normale » y était systématiquement laissée de côté. Comme s'il n'y avait rien à en dire.

Cela peut évidemment s'expliquer : le retour c'est ce qui vient *après*. Après le long et douloureux récit de l'arrestation, de la déportation, de la survie au quotidien dans les camps d'extermination, des marches de la mort, de la libération aussi inattendue qu'inespérée. Les témoins qui ont retracé chacune de ces étapes, qui les ont revécues, sont émotionnellement épuisés. Ils n'ont plus la force d'aborder ce qui me semble être le chapitre crucial du retour. Alors ce retour est souvent « expédié » en quelques phrases : « On

ne nous a rien dit » ; « Personne ne voulait nous écouter » ; « De toute façon il fallait bien continuer de vivre » ; « Sur le pas de la porte, ma mère m'a dit : "Pourquoi n'as-tu pas ramené ta sœur ?" Et je me suis évanoui »…

Ni dates, ni lieux, ni noms. Presque rien. Quasiment aucune information, tandis que les récits de ce qui précède ce retour sont si incroyablement étayés. Seules quelques bribes de phrases, mais si poignantes que j'ai su aussitôt qu'il fallait aller y voir de plus près ; mettre au centre de l'entretien cet *après*, pour qu'une parole précise et détaillée soit enfin recueillie et correctement explicitée. Pour qu'une parole nouvelle puisse naître de cette histoire. Parce qu'il reste des choses à dire qui n'ont été à ce jour ni énoncées ni entendues. Écouter ce qu'ont été les vies de ces femmes et de ces hommes revenus de l'enfer, comprendre ce qui les a guidés ensuite. Parce que c'est dans les conditions de ce retour que se situe l'origine de ce qui m'obsède, le silence qui a accompagné leur trajectoire et bercé notre enfance, à nous les descendants de ce drame-là.

La première personne que j'ai rencontrée pour cette enquête est Stéphane Wolf. J'étais très intimidée à l'idée d'appeler d'anciens déportés, je ne savais comment ils accueilleraient ma démarche, je ne voulais surtout pas commettre de maladresse ; aussi m'a-t-il paru plus facile de faire le premier pas avec Stéphane qui appartient à ma génération. Libraire, passionné de polars, Stéphane Wolf se présente avant tout comme le fils de Maurice Wolf, juif polonais, résistant, déporté à Buchenwald et rentré en France en 1945. Ensemble ils ont écrit le récit des années de guerre de Maurice[1], dans lequel je n'ai trouvé, cette fois encore, que quelques lignes sur l'après.

1. Maurice et Stéphane Wolf, *Es Brennt. Un combattant dans la tourmente, 1939-1945*, Paris, L'Harmattan, 2006.

Extrait de la publication

Au café, j'expose à Stéphane mon projet. Cela l'intéresse mais il ne perçoit pas du tout les choses comme moi. Il me dit avoir passé son enfance entouré de juifs combattants, une expression dont j'ignorais même l'existence avant de le rencontrer. Les juifs combattants, m'explique-t-il, ont résisté et ont sauvé des vies. Lorsqu'ils sont rentrés de déportation, il n'y avait en eux aucune culpabilité parce qu'ils n'avaient jamais cessé de se battre. Ils n'ont donc pas été silencieux, poursuit Stéphane, « depuis ma petite enfance j'ai entendu des récits sur la Shoah, sur ce qui s'était passé dans les camps, sur ce dont ils avaient été témoins ». « La vie après, a-t-il conclu, fut la continuation de celle d'avant : ils étaient des combattants, ils le sont restés. Ils ont milité, ils ont continué de se bagarrer, de revendiquer ce qu'ils étaient. La déportation de Maurice a eu une immense incidence sur ma vie mais jamais dans un sens négatif, il y a eu transmission. Lorsque l'année dernière ma fille Clara a gagné le concours national de la Résistance[1], j'ai été incroyablement ému : on sait d'où on vient, on sait qui nous sommes, le moteur c'est la connaissance de l'Histoire et c'est notre force. »

Le portrait que Stéphane trace de son père est tellement aux antipodes de ceux des personnes qui ont entouré mon enfance que j'ai hâte maintenant de rencontrer Maurice. Je veux entendre ce survivant combattant qui n'a peur de rien ni de personne, alors que j'ai toujours eu le sentiment que mes grands-parents, même après la guerre, avaient continué

1. Le concours national de la Résistance et de la déportation permet aux collégiens et aux lycéens de travailler sur l'histoire et la mémoire autour d'un thème proposé chaque année ; en 2011, la problématique retenue fut « la répression de la Résistance en France par les autorités d'occupation et le régime de Vichy ».

d'une certaine façon à se cacher. En tout cas, à tout faire pour ne jamais être remarqués. Et parfois cela me heurtait violemment, comme ce jour où j'ai été escroquée par un bijoutier auquel j'avais confié une bague venant d'Israël pour qu'il en rétrécisse l'anneau. Le bijou m'avait été offert par une amie de mon grand-père, j'y tenais beaucoup. Quand j'ai récupéré la bague, la pierre précieuse qui en faisait la valeur avait disparu. J'ai couru chez mon grand-père pour qu'il contacte son amie et qu'ensemble nous portions plainte. Je n'ai jamais pu le persuader. Il ne cessait de me répéter qu'il ne voulait pas d'histoire pour rien et que cette bague n'avait aucune importance. J'en ai longtemps pleuré de rage et de dépit.

En écoutant Stéphane, je pensais que son père à lui ne se serait pas laissé faire, probablement qu'il aurait été en personne casser la figure du bijoutier indélicat, et j'aimais bien cette idée. En finir avec le rôle de la victime. Cependant il me faudra du temps avant de faire la connaissance de Maurice Wolf qui, en proie à de sérieux problèmes de santé, séjourne à l'hôpital. Alors Stéphane me conseille de rencontrer son plus vieux compagnon de route, Charles Palant, également rescapé de Buchenwald : « Comme mon père c'est un combattant, il a plus de quatre-vingt-cinq ans, il est en pleine forme, il a beaucoup de choses à raconter. Appelle-le, dis que tu viens de la part des Wolf… »

Forte de ma discussion avec Stéphane, je téléphone aussitôt à Charles Palant. Son accueil est très amical. Quelques jours plus tard, nous avons rendez-vous au mémorial de la Shoah, à Paris dans le IVe arrondissement, où, devant des collégiens encadrés par leur professeur d'histoire, il témoigne de son expérience concentrationnaire : « Venez m'écouter, mademoiselle ! Vous saurez tout ce que vous voulez savoir ! Nous irons déjeuner

Extrait de la publication

Table

1. La Suisse 11
2. Premières conversations..... 19
3. Refus..... 39
4. Insaisissable *après*..... 49
5. Souvenirs d'enfance..... 73
6. Enfants de rescapés..... 81
7. Les trois copines 97
8. La lettre de Jean-Louis 111
9. La marque indélébile 121
10. Douce France, cher pays de notre enfance 135
11. Masza et Jacob..... 149
12. Be-Bop-a-Lula..... 161
13. En voiture avec Isidore..... 175
14. « Le Haim ! » 185

Extrait de la publication

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI-FIRMIN DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2012. N° 102668 ( )
Imprimé en France

Extrait de la publication